



# LIBRARIES

UNIVERSITY OF WISCONSIN-MADISON

## **Avanti Savoia: impressions du front Italien: extrait du Parlement et l'opinion. 1917**

Hyde, James H.

Suresnes: Crémieu, 1917

<https://digital.library.wisc.edu/1711.dl/D45CCLTYFLHS58L>

This material may be protected by copyright law (e.g., Title 17, US Code).

For information on re-use see:

<http://digital.library.wisc.edu/1711.dl/Copyright>

The libraries provide public access to a wide range of material, including online exhibits, digitized collections, archival finding aids, our catalog, online articles, and a growing range of materials in many media.

When possible, we provide rights information in catalog records, finding aids, and other metadata that accompanies collections or items. However, it is always the user's obligation to evaluate copyright and rights issues in light of their own use.

JAMES-H. HYDE

# AVANTI SAVOIA

Impressions du front italien

---

Extrait du *Parlement et l'Opinion*  
n° 1, Janvier 1917

---

SURESNES — TYP. J. CRÉMIEU

13 ET 15, RUE PIERRE-DUPONT

1917.



# Avanti Savoia

## IMPRESSIONS DU FRONT ITALIEN

---

Décembre 1916.

Adrien Hébrard, directeur du *Temps*, un des hommes les plus fins de son époque, donna ce conseil à l'un de ses jeunes protégés, qui partait pour la première fois en Italie : « Surtout, mon cher, ne découvrez pas Naples ! »

Je ne prétends pas avoir découvert ni l'Italie ni le front italien, quoique ce soit un Italien, Christophe Colomb, qui découvrit mon pays, et un autre Italien, le géographe Amerigo Vespucci qui lui donna son nom. Mais après avoir visité les parties française, anglaise et belge du front, j'ai voulu compléter mes impressions et aller me rendre compte de l'autre frère latin de la guerre qui garde 600 kilomètres, l'équivalent du front franco-anglo-belge.

On a raison, chez les Alliés, d'être reconnaissant à l'Italie, car sa neutralité au début et ensuite son entrée en guerre ont diminué le front défensif français de 350 kilomètres, la distance du lac Léman à la Méditerranée ; de plus, en attirant une très grande partie de l'armée autrichienne sur sa frontière, elle a soulagé le front russe, sans parler des avantages nombreux et précieux qu'elle offre aux marines française et anglaise avec ses excellents ports, ses arsenaux et ses bases navales. En entrant en guerre, l'Italie se fixait trois buts à réaliser : améliorer sa frontière, retrou-

ver ses compatriotes exilés, les « irredenti », défendre la civilisation.

En neutre indépendant, et malgré la difficulté de cette tâche pour un écrivain aussi improvisé, je voudrais rendre un juste hommage aux vaillants soldats de l'armée italienne qui ont surmonté si merveilleusement de telles difficultés naturelles et militaires, et qui continuent à combattre si efficacement, en dépit de très grands obstacles naturels, non seulement l'ennemi, mais encore le « Général Hiver ». Mon ami et compagnon le voyage, M. E. A. Powell, l'auteur de *Vive la France*, du *Combat en Flandre* et de *Fighting France*, le fera encore mieux que moi.

Malgré tout l'intérêt artistique qui s'y rattache, on ne doit pas se rendre aujourd'hui en Italie pour étudier l'immortelle Renaissance, mais pour juger de la jeune Renaissance militaire de ce pays dont l'unité nationale date du siècle dernier. On ne doit pas venir ici pour étudier le passé, mais le présent et l'avenir. L'Italie fait son premier effort national militaire en Europe.

Pour passer confortablement à travers les formalités nécessaires d'un pays en guerre, il est utile de porter avec soi tant de lettres de recommandation, en plus des visas officiels, que l'on a constamment la sensation d'un domestique bourré de certificats, à la recherche d'un emploi.

Il faut convenir, à l'honneur des Gouvernements des pays alliés que je connais, que la liberté individuelle et le confort personnel des neutres n'ont pas été entravés. Cependant, la guerre qui bouleverse tout les a changés eux aussi. Il suffit de retourner aujourd'hui à des lieux déjà connus pour se rendre compte que le point de vue et la mentalité sont autres. Ils ne peuvent rester les témoins impavibles de tant de patience, d'abnégation et de patriotisme.

Le commissaire militaire anglais de la gare frontière italienne m'a raconté l'histoire de vingt-cinq véritables héros qui passèrent récemment à son poste. C'était des capitaines au long cours anglais qui s'étaient volontairement offerts pour conduire des canonnières de fleuve, par mer, d'Angleterre en Mésopotamie. Quand on pense aux difficultés

naturelles et militaires qu'ils ont dû rencontrer durant un aussi long et aussi périlleux voyage, on en est émerveillé. Combien, dans cette guerre de géants, y aura-t-il eu de héros, qui auront fait des choses remarquables, et dont on n'entendra jamais parler ?

Ce qui frappe l'œil tout d'abord en Italie, c'est l'absence de soldats dans les gares, mais après quelques instants d'observation on se rend compte que cela tient à l'invisibilité presque absolue de l'uniforme gris-vert italien. Une chose vous rappelle l'Allemagne, c'est la casquette rouge des chefs de gare, beaucoup atténuée cependant par les chapeaux tricornes des carabinieri.

Ici le mot « boche » est remplacé par le mot « tedeschi », qui s'applique aussi bien aux Autrichiens qu'aux Allemands.

Rome, où nous nous arrêtàmes en premier lieu, était aussi belle que jamais, avec ses marchés aux fleurs, ses fontaines, ses moines, ses prêtres et ses soldats en plus grand nombre que d'habitude. Il nous parut très normal, car la ville est heureusement loin du front et n'a pas encore reçu de visites aériennes ennemies. Les blessés et les mutilés sont rares : peu d'ambulances. Les « foresteri », — les étrangers — que l'on rencontrait en si grand nombre, ont été remplacés dans les hôtels en partie par des Italiens.

Un beau dirigeable flottant lentement au-dessus de la ville, donnait une note guerrière à ce ciel d'Italie si bleu et si haut.

Le Palais Royal du Quirinal possède une très belle ambulance de deux cent cinquante lits, que j'ai visitée. Cette installation improvisée est propre et pratique. C'est là que j'ai pu admirer le radio-stéréomètre Baese, nouvelle invention italienne destinée à localiser les matières étrangères dans le corps d'un blessé ; par la lumière la blessure est conjuguée. Il est vraiment très touchant de rencontrer dans ce vénérable palais les braves poilus italiens si bien installés. Cet aménagement royal a été très apprécié de toute l'Italie.

*Florence.* Dès que l'on se dirige vers le Nord, la ligne de chemin de fer prend immédiatement un air plus militaire. Les ouvrages d'art sont gardés militairement. De nombreux trains croisèrent le nôtre. Les trains sanitaires appartiennent

aux trois groupes qui composent le Service de Santé italien : l'Ordre de Malte, le Service de Santé Militaire, et la Croix Rouge. Toutes les voitures ont des croix rouges visiblement peintes sur leur toiture, et éclairées la nuit — on espère ainsi protéger les blessés contre les attaques d'avions ennemis. — D'autres trains transportaient des soldats en gris, parqués dans des voitures à bétail, auxquelles on avait ajouté des banquettes afin qu'ils puissent s'asseoir un peu plus confortablement. Ils ont l'air patients, sérieux et confiants. Cette guerre est leur guerre. Comme leurs Alliés et leurs Aïeux ils ont confondu, ainsi que les gens du peuple, si simples et si vrais, peuvent seuls le faire, la religion et le patriotisme. Ils veulent vaincre et ils sont décidés à faire tout ce qu'il faut pour cela. Ils vaincront.

A Florence, un hasard heureux m'a fait me rencontrer avec M. Ferrero, l'auteur de cette phrase immortelle : « La bataille de la Marne, c'est la victoire de la Civilisation. »

J'ai visité l'Institut Français de Florence avec son Directeur, M. Luchaire. Comme on s'en doute, il y a en ce moment peu d'étudiants français et d'étudiants italiens hommes, mais en revanche, quelle admirable volière de jeunes Italiennes apprenant ardemment le français ! Il n'y a vraiment plus d'Alpes !

On y a installé une maison pour soldats, avec piano, cinéma, cantine, salle de lecture, de correspondance. Plusieurs centaines de soldats italiens au repos, viennent y passer une partie de la journée.

A la merveilleuse Villa Bondi, de la Renaissance, on a ouvert une école de mutilés, remarquablement organisée, et où se fabrique de très beaux jouets de guerre.

*Venise.* A partir de Mestre, tous les volets du train sont baissés.

J'appartiens désormais à la classe que M. Barthou appelle si spirituellement la classe insupportable des gens qui auront vu Venise pendant la guerre, et qui continueront à ennuyer ceux qui n'auront pas eu ce privilège.

Venise, chaque fois qu'on la voit, offre des sensations nouvelles et fortes. Elle m'en a certainement donné cette fois-ci, car la main sévère de la police militaire m'a retenu

à la gare plus longtemps que je ne le désirais. Mais tout finit par s'arranger, et j'ai tout de même confortablement couché à l'Hôtel Danieli, le seul qui soit encore ouvert et où l'on trouve tout le confort moderne, y compris une salle spécialement aménagée contre les bombardements d'avions, renforcée par des sacs de terre, poutres additionnelles, etc.

Venise est comme Londres, plus difficile à garder que Paris, à cause de la proximité de la mer au-dessus de laquelle les avions sont encore plus invisibles qu'au-dessus de la terre. Malgré l'absence complète de sous-sol, la ville offre quelques lieux de refuge pour les habitants.

La promenade silencieuse (maintenant qu'il n'y a plus ni musique ni chansons) que j'ai faite à dix heures du soir, par une obscurité complète, de la gare à l'hôtel par le grand canal et les canaux latéraux, est vraiment très pittoresque. Aucune lumière, tout l'éclairage de la ville est rouge ou bleu, ce qui paraît-il est invisible d'un avion. A cinq heures et demie, toutes les lumières sont éteintes pendant cinq minutes; c'est le signal avertisseur. Tous les rideaux sont fermés. Quelques rares « vapores » et quelques canots automobiles militaires, seuls circulent. Dans le port, aucun bateau. Cette lumière, ou plutôt ce manque de lumière, lui donne un caractère moyenageux.

Avec une jeune lune, une débutante que la guerre effrayait un peu; c'était vraiment splendide.

Le lendemain matin, de bonne heure, on pouvait jouir du balcon de l'Hôtel Danieli, d'un lever de soleil à côté duquel les tableaux de Turner et de Ziem sont tristes et gris. C'était étincelant. En face, la Douane n'était plus abîmée par ces horribles bateaux autrichiens de Trieste, qui vomissaient journellement sur Venise ces affreux excursionnistes au sexe indéfini. Seules les belles Vénitiennes sans chapeau, dans leurs jolis châles noirs, passaient sur la Piazzetta. Les pigeons de Saint-Marc aussi semblaient plus libres, n'étant plus étiquetés et numérotés par M. Baedeker.

Saint-Marc a été protégée, recouverte, renforcée autant que possible, car Venise étant construit sur pilotis, si l'on augmentait trop le poids des monuments, on courait le risque de causer des catastrophes. Toutes les fresques,

toutes les mosaïques sont cachées. Les chevaux du Quadriga sont partis en lieu sûr. A l'intérieur, seules quelques mosaïques du plafond sont encore visibles, les piliers sont enveloppés tels de grands arbres prêts à être transportés. Quel dommage que les barbares, comme Samson, aient voulu détruire les colonnes du Temple !

On a eu l'esprit de symboliser la résistance italienne en laissant à découvert, face à l'ennemi, le lion triomphateur de Saint-Marc qui, sur son beau piédestal, depuis des siècles, défie l'aigle autrichien à double tête, et ainsi qu'au temps de l'ancienne république proclame la guerre sainte contre l'infidèle et le barbare. Il est intéressant de noter que la dernière fois que Venise prit les armes contre l'Infidèle-Turc, ce fut en 1513.

Le nouveau campanile est vraiment trop neuf. Le soir il ressemble à une sentinelle qui veille au-dessus de la ville ; le jour il a l'air d'une station de télégraphie sans fil embellie. Tous les mois, il reçoit la visite du Consul des Etats-Unis, afin que les Vénitiens aient le témoignage officiel d'un neutre que leur campanile ne sert à aucun but militaire.

Le Palais des Doges a lui aussi revêtu sa toilette de guerre. Cette merveille camouflée et consolidée, est soutenue par des arcs-boutants pseudo-gothiques.

J'ai visité les quatre églises abîmées par les bombardements ennemis. L'église des Scalzi est celle qui m'a fait le plus de peine, avec son merveilleux plafond de Tiepolo, si justement nommé le dernier des anciens et le premier des modernes, qui est complètement détruit. Le dôme de Saint-Pierre en Castello ressemble à un casque de guerre endommagé. Les deux autres églises sont moins atteintes.

Devant l'église des Saints Jean et Paul, dont le plafond a été percé à plusieurs reprises, la statue équestre de Caléone est entrée dans une immense guérite. Il semble regretter de ne pas avoir pu suivre le Quadriga de Saint-Marc en exil volontaire ni d'avoir pu rejoindre une partie de la cavalerie italienne, dont une partie est restée à cheval et l'autre en tranchée de première ligne. Le rôle de la cavalerie est décidément fini !

En regardant vers le Lido, on voit dans le ciel une

grosse saucisse, ressemblant à un éléphant que l'esprit vénitien du XVIII<sup>e</sup> siècle aurait fait monter dans l'air. Le ballon observateur au loin dans le ciel a l'air d'un boulet ennemi tiré sur Venise, qu'un reste de pudeur tiendrait en suspens dans l'atmosphère de crainte d'anéantir cette unique merveille du monde.

Pour un vrai amoureux de Venise (je m'étais pourtant bien promis de ne pas faire de description) la voir en toilette de guerre c'est la voir dans l'intimité, en déshabillé, privée de ses œuvres d'art, qui ont toutes été mises en lieu sûr. Mais que les musées soient vides et fermés, qu'importe. Toute la ville n'est-elle pas un musée ? Ce vide magnifique, ce manque absolu de mouvement montre mieux la valeur réelle des choses, la valeur décorative du vide, dont les Japonais ont si bien saisi le sens artistique.

Les gondoles sont aussi noires et les voiles des petits bateaux de pêche aussi multicolores que jamais. L'Adriatique étant couverte de mines, il n'y pas d'autre navigation que la navigation navale ou militaire.

D'internationale, Venise est devenue nationale. On n'y entend plus parler que l'italien. Comme Reims, c'est la Ville Martyre de l'Italie, avec une épée de Damoclès suspendue au-dessus de ses beaux cheveux blonds. Depuis la guerre, elle a reçu vingt-deux visites d'avions ennemis, mais elle est calme et courageuse quoique moins prospère qu'en temps de paix.

Sur le grand canal, tous les hôtels ont été transformés en ambulances. Le drapeau de la Croix Rouge flotte partout. Il est tracé en lettres de feu sur tous leurs toits.

Les carabinieri, de même que les soldats de toutes armes et les marins sont habillés en gris.

C'est la Marine qui a la haute direction sur Venise. L'Arsenal s'élargit de plus en plus. L'Italie est actuellement et sera encore plus demain une grande puissance méditerranéenne et adriatique. Elle tend par l'Albanie la main à l'expédition de Salonique.

Les aviateurs français, sur leurs aéroplanes et leurs hydroplanes, gardent, avec les aviateurs italiens, cette belle ville, de même que des marins anglais de passage, avec

leurs sous-marins et leurs dragueurs de mines, aident, en généreux Alliés qu'ils sont, la marine italienne dans l'Adriatique.

....., le siège du « Commando Supremo » — Grand Quartier Général italien. La dernière fois que je m'y trouvai, ce fut le premier lundi d'août 1914, où, après avoir été « embouteillé » par la mobilisation autrichienne, je pus avec grande difficulté, sans bagage et presque sans ressources pécuniaires, sortir en fugitif de l'Autriche, en automobile, en passant par Trieste. Jamais l'Italie ne m'a paru plus belle ni plus calme qu'à ce moment fiévreux.

Je me rappelle qu'alors les Autrichiens étaient très enthousiastes à l'idée d'une promenade militaire en Serbie ; je me demande s'ils n'ont pas un peu changé d'avis depuis ?

Notre train confortable fila à travers la plate Vénétie, où quelques campaniles vénitiens étaient piqués çà et là comme des lances, avec, comme fond de paysage, les Alpes neigeuses. Les champs semblaient cultivés comme à l'ordinaire.

A la gare de ....., je fus reçu par mon ami, le lieutenant Ogetti, ce fin francophile, en ce moment chargé de la surveillance de tous les objets d'art dans la zone de guerre, et du capitaine Pirelli, le grand industriel milanais, qui devait nous servir de guide militaire. A l'« Officio Stampa » — Bureau de la Presse militaire — nous fûmes reçus par le colonel Barbarich, chef de ce service. Ce bureau, soigneusement tenu, possède un fichier contenant les noms de tous les écrivains étrangers et italiens qui y passent, avec une description de tout ce qu'ils ont visité.

Nous vîmes là des correspondants de guerre avec leur quasi uniforme gris et leur emblème. Ils se servent de leurs propres voitures, conduites par des chauffeurs militaires. Ils peuvent aller partout où le permet le commandement local. Le sévère *London Times* a ici comme correspondant de guerre une charmante jeune Américaine.

Le confortable vieux palais abrite le Bureau de la Presse militaire italienne. La petite ville est sillonnée par une foule d'officiers italiens et par les officiers des missions militaires alliées.

Un psychologue pourrait écrire quelque chose de curieux et d'intéressant comme document humain sur l'expression des personnes que l'on rencontre dans les hôtels des zones de guerre, expression de joie ou de tristesse, d'attente ou d'ennui, d'abattement, de regret et en même temps de calme.

Il faisait à ..... le soir encore plus obscur qu'à Venise. Seules quelques rares lumières bleues indiquaient le chemin.

Le lendemain nous partîmes pour le Bas-Isonzo et nous déjeunerâmes en territoire autrichien, à Gradisca, avec le commissaire militaire de la ville. En passant à la frontière italienne, je me rappelai l'honnête douanier qui me demanda en août 1914 huit cents liras en or comme droits d'entrée pour ma voiture. Quel optimiste, et quel compliment il m'a fait !

Le Bas-Isonzo est une vraie fondrière où d'énormes trous sont comme creusés par une main herculéenne et préhistorique. On les appelle dans l'argot du pays « doline ». Ils ressemblent beaucoup aux cavernes habitées par les troglodytes dans le Sud Tunisien. Ce sont des abris extrêmement utiles pour dissimuler les canons et loger les hommes.

De là on a une vue admirable sur l'Adriatique. Le paysage ressemble un peu aux Vosges, moins les lacs. Au début de la campagne, les Italiens avaient des positions plus basses que les Autrichiens, et ce n'est qu'en faisant reculer l'ennemi par la rapidité de leur mobilisation qu'ils ont pu s'établir sur les hauteurs. La guerre italienne est, comme leur idéal, une guerre d'ascension. Quand on pense que les Italiens ont pu construire des ponts, traverser l'Isonzo sous le feu de l'ennemi et prendre d'assaut les hautes montagnes qui dominent le fleuve, on ne peut qu'avoir une haute admiration pour l'armée italienne.

Les Italiens continuent la glorieuse tradition de leurs ancêtres romains en construisant de très bonnes routes qui, après la guerre, seront toutes prêtes pour le tourisme. Elles sont partout admirablement entretenues et les indications très claires. La police de l'armée et des voies de communication est faite par les carabinieri, au nombre de quatre-vingt mille, dont une grande partie est au front. C'est une troupe

d'élite, comme les gendarmes qui constituent la prévôté de l'armée française.

Peu de camouflage, sauf pour les routes. J'ai vu là des cabines construites pour les soldats au repos qui étaient très pratiques.

Pour atteindre le Haut-Isonzo, on monte plus haut, toujours plus haut. Les routes, toutes récentes, sont continuellement améliorées par le génie militaire, qui emploie pour les construire, dans la zone d'opérations, des ouvriers civils spécialement recrutés. Tout près du front, ce sont les troupes de territoriaux, appelés du vieux nom classique de « centurie », ce qui fait penser aux centurions romains. Ce sont bien les représentants de cette admirable main-d'œuvre italienne que le monde entier envie. La guerre ici, plus que partout ailleurs, a été une guerre du génie militaire, une guerre de bonnes routes contre des canons. Partout, près du front, il y a des tranchées et des positions de plusieurs lignes pour les hommes et les batteries. Il est impossible de les creuser avec une pelle ; il faut employer la dynamite ou un perforateur mécanique. C'est bien une guerre moderne scientifique.

Après avoir déjeuné, fort bien d'ailleurs, avec le général ..., à son quartier général, nous montâmes jusqu'à un observatoire d'artillerie. Là se trouvait une plaque commémorative où la visite du Roi était inscrite. Le Roi, qui commande en chef les armées italiennes, ne quitte jamais le front.

Officiellement, il est le commandant en chef de l'armée italienne, dont le général Cadorna est le chef d'état-major. Toute la famille royale qui est en âge de servir est au front ou sur mer avec la flotte. Ainsi le Roi continue les glorieuses traditions militaires de la Maison de Savoie.

De ce poste d'observation, nous montâmes encore plus haut, jusqu'à un éperon de montagne, visiter une tranchée de première ligne où les hommes portent des casques comme ceux du front français. De là, on aperçoit les lignes ennemies et les canons de l'excellente artillerie autrichienne, soigneusement retirés. Ils nous apparaissaient comme la tête d'une tortue, enfouis dans des cavernes aménagées dans la mon-

tagne et d'où on les sortait sur rails, le temps strictement nécessaire pour tirer.

L'artillerie italienne a donné un très grand développement au mortier de tranchées pour la destruction du fil de fer barbelé.

Chaque régiment est numéroté, deux régiments forment une brigade et chaque brigade est désignée par un nom qui lui est propre, ce qui rappelle un peu l'armée anglaise. On essaye ainsi de donner un caractère individuel aux différents groupements militaires. L'armée est organisée d'une façon économique. Sauf les officiers supérieurs, les officiers possèdent peu d'automobiles. Quand la nature du terrain le permet, l'armée met à leur disposition un service d'omnibus automobiles. Les Italiens sont très fiers d'être leurs propres fournisseurs et de fabriquer beaucoup d'automobiles pour leurs Alliés. Ils n'ont réquisitionné aucune voiture appartenant à des étrangers. Non seulement ils ont des auto-tracteurs, mais encore des auto-citernes qui leur servent à transporter l'eau, un des grands problèmes pour l'armée italienne qui se bat en montagne.

L'impériale Italie ne se sert pas de mercenaires coloniaux, comme le faisait l'ancienne Rome. Elle possède seulement dans ses colonies des troupes coloniales appelées « Ascari ». Cependant on rencontre en Italie quelques officiers d'origine indigène. Les officiers ne portent pas de brassards; l'aigle porté à leur casquette distingue les officiers d'état-major.

Un soir, dans le chef-lieu d'une province de la zone de guerre, le Préfet et Madame nous avaient invités à dîner. Le palais du préfet est le salon officiel de la ville. Il y avait ce soir-là une réunion très intéressante de représentants des différentes armes alliées et italiennes, y compris un aumônier du Grand Etat-Major. Avec sa robe de moine, et sur le côté gauche de sa tunique une croix de velours rouge, il ressemblait à ancien Croisé. Un jeune aviateur italien près de moi, constellé de décorations, me raconta qu'ils avaient maintenant des batteries électriques qui leur chauffaient la tête, les pieds et les mains. Il opérait toujours seul, et il me dit que la solitude lui semblait diminuée par ce quelque chose de vivant et de chaud qu'il avait avec lui. Il m'apprit

aussi que chaque militaire avait droit à une médaille après un an de campagne. La médaille « Al Valore », est l'équivalent de la médaille militaire française, mais divisée en trois classes : en or, rare, surtout pour les vivants; en argent, donnée assez souvent; en bronze, donnée encore plus fréquemment.

Comme emblème, les aviateurs italiens portent sur les bras une couronne et un aigle romain en or.

De même que les Français, les Italiens ont un très bon service d'aviation, mais comme leurs camarades français ils évitent de bombarder leurs compatriotes de l'autre côté de la ligne. Mon compagnon ajouta que les Italiens avaient conquis 3.200 kilomètres carrés de terrain autrichien et qu'ils avaient fait de nombreux prisonniers. Les Autrichiens en ont beaucoup moins.

En quittant X..., nous croisons à la gare de nombreux soldats permissionnaires; les uns partaient, les autres rentraient, mais tous étaient gais, pleins de feu et d'ardeur. Ils ont tous droit à quinze jours de congé par an s'ils sont bien portants. Que d'histoires ne doivent-ils pas raconter dans leurs familles!

Les territoriaux agriculteurs ont droit à des permissions additionnelles.

*Gorizia*, la plus grande ville autrichienne prise à l'ennemi, *Gorizia* est dans une plaine où coule l'Isonzo et tout entourée de très hautes montagnes qu'il a fallu conquérir avant de pouvoir entrer en sûreté dans la ville. De la haute montagne du *Podgora* nous eûmes une belle vue de la ville et des positions ennemies très proches. Celles prises par les Italiens ne laissent aucun doute sur la difficulté de l'attaque. Autour, à perte de vue, les routes étaient camouflées sur les côtés; les automobiles militaires qui y passaient rapidement et en groupes serrés faisaient un petit bruit mécanique qu'à cette hauteur on pouvait comparer au bruit d'une énorme machine à coudre. L'Isonzo, dans la direction de *Gorizia*, est le front offensif; le *Trentin*, le front défensif. C'est là qu'a eu lieu la grande attaque autrichienne de l'été dernier. Si cette opération avait réussi, toutes les troupes italiennes au nord, qui prenaient l'offensive dans la direction de *Trieste*,

auraient pu se trouver coupées de leur communication avec le reste de l'armée du sud. Mais les troupes italiennes manœuvrèrent si habilement qu'elles évitèrent que leur armée ne soit coupée en deux.

La population civile de Gorizia qui est en temps normal de 30.000 habitants n'est plus que de 4.000. C'est là que reposent, au couvent des Franciscains, Charles X, le duc d'Angoulême et le comte de Chambord.

On m'a présenté là un ancien Autrichien, d'origine italienne, très « irredento », qui au commencement de la guerre avait pris du service dans l'armée italienne et qui était maintenant revenu à Gorizia habiter sa propre maison. La guerre ne l'a vraiment pas beaucoup dérangé.

La ville étant toujours bombardée c'est dans la cave de la cuisine de l'hôtel, éclairée par quelques rares bougies, que nous avons déjeuné.

L'impression la plus symbolique que j'emporte de Gorizia, ce sont les enfants s'en allant tranquillement à l'école comme si rien n'était arrivé. N'est-ce pas là vraiment la « pax romana » ?

J'ai pu, tout près à... visiter une très belle ambulance chirurgicale mobile, offerte par la Croix Rouge de Milan, où l'on me conta l'émouvante histoire d'un soldat mourant. Il demanda qu'on écrivît pour lui à sa famille, et ne dit rien de son état grave. Voyant, avec la finesse du paysan, l'étonnement de la personne qui écrivait, il lui dit simplement : « Ils auront toujours le temps d'être malheureux en attendant ma mort, et grâce à cette lettre ils auront un ou deux jours de plus de bonheur. »

Notre visite suivante fut pour les Alpes Carniques, où se trouve une base militaire pour les troupes alpines dans la vallée.

Cette base était fort bien organisée. On y voit des bœufs pour la traction de l'artillerie dans la montagne, des vaches laitières, des veaux, des boulangeries fixes et mobiles, des voitures pour le transport du pain, — qui est excellent, — des cuisines mobiles et fixes — l'armée italienne se sert de ce qu'elle appelle des « caisses de cuisson », qui sont l'application sur une grande échelle du principe des bouteilles

thermos — des magasins frigorifiques où la viande importée de l'Amérique du Nord et du Sud est conservée, des épiceries, des fourrages pour les animaux, des cordonniers et leurs ateliers de réparation, des tailleurs, des établissements de désinfection fixes et mobiles, des forges, des ateliers de menuiserie, un bureau de payeur général, un refuge contre les avions avec trois sorties, des baraquements pour les soldats au repos, des prisons, etc. Toutes les précautions possibles sont prises contre l'incendie.

Quand on n'est pas allé sur le terrain on ne peut se rendre compte des difficultés de ravitaillement que rencontre l'armée italienne. En général, sur le front, le camion ou le train peuvent aller partout, mais là, comme dans les Vosges, il faut non seulement des chemins de fer et des camions, mais encore construire des routes dans des chemins de chèvres. Et pour transporter les munitions par ces routes, des quantités énormes de mulets, car le mulet transporte peu à la fois, et un homme est nécessaire pour conduire chaque mulet. Pour transporter les blessés et les vivres sur les hauteurs absolument alpines, on se sert de « teleferica » ou trolley aérien. Tout ceci explique le grand nombre des hommes employés par les services de l'arrière.

Près de là, au quartier général du général ... on m'a montré deux types d'auto-tracteurs très intéressants. A l'origine ils étaient construits comme des charrues mécaniques, mais ils ont été améliorés et perfectionnés depuis la guerre. Ils sont de deux genres, l'un à roues solides, ne pouvant aller que sur de bonnes routes, l'autre à roues à engrenage, circulant partout. Le premier est fabriqué par la Compagnie Fiat, qui construit aussi des mitrailleuses, avions, hydroplanes, et moteurs pour petits bateaux; le second par la Compagnie Porrese-Tollette.

Avant la guerre, la voie ferrée de Vienne était bordée d'une bonne route, mais les vallées avoisinantes n'avaient pas été développées. Aujourd'hui, de la grande arête que forme la vallée principale partent, dans les vallées tributaires, de nombreuses routes militaires. Les chemins muletiers ont été transformés en bonnes routes.

Dans ces montagnes, la troupe se compose surtout

d' « Alpini », l'équivalent des chasseurs alpins français, en joli uniforme gris, col vert, chapeau Renaissance, en feutre, orné d'une plume d'aigle, piquée sur le côté gauche.

A ....., j'ai visité un hôpital stomatologique militaire très bien installé, où le chirurgien-dentiste du roi à Rome, un Américain, et quelques maîtres italiens font des reconstructions faciales remarquables.

Je vis également une ambulance anglaise de cent lits, improvisée dans une vieille villa, et dont tout le personnel est anglais. Là aussi se trouvent trois autres sections de voitures-ambulances de campagne et une quatrième section munie d'un appareil radiographique sur automobile. Les Anglais apportent vraiment avec eux partout leur atmosphère : beaucoup d'air, quelques fleurs coupées dans des vases, un certain chic spécial, très soigné et personnel. L'infirmière-major avait fait toute la retraite de la Serbie, et je vous assure que sa conversation ne manquait pas d'intérêt.

Avant de quitter le front, où j'espère bien retourner pour la prise de Trieste, je dois dire un mot des officiers qui guident les étrangers et écrivains toujours pleins de tact, de patience et de courtoisie, qu'ils aient à accompagner des Français, des Anglais, des Belges ou des Italiens. Quels livres extraordinaires ne pourraient-ils pas écrire sur les écrivains de guerre ?

A *Milan*, j'ai pu me rencontrer avec le professeur Savj-Lopez, qui doit venir à Paris au mois de janvier fonder une école du gouvernement italien semblable à l'Institut Français de Florence. Quelle excellente idée que cette inter-pénétration et cette extension des relations franco-italiennes. Il faut qu'il n'y ait qu'une seule frontière à la pensée latine comme il n'y a qu'un seul front aux armées alliées, et qu'une victoire intellectuelle et économique complète la victoire militaire. Quelque chose d'analogue a été fait pour la musique italienne ; il faudra faire de même pour toutes les branches de l'activité économique, intellectuelle et artistique.

La vie à Milan est assez normale, sauf le soir où l'on retrouve les lumières bleues ou couvertes, en prévision des avions ennemis qui peuvent toujours réitérer leur première incursion.

Les beaux vitraux de la cathédrale ont été enlevés, ce qui l'éclaire encore mieux et permet d'apprécier certaines sculptures très belles.

Dans le train qui nous ramenait à Paris, j'eus comme charmants compagnons de route quelques Anglais, dont l'un avait commandé le premier sous-marin qui traversa l'Atlantique, et qui fut construit au Canada.

Il mit douze jours pour se rendre de Terre-Neuve à Gibraltar. Mes deux autres compagnons venaient des colonies africaines, l'un civil, l'autre militaire. C'était de ces hommes extraordinaires dont on trouve un grand nombre en Angleterre. Le militaire, avec son casque colonial et son costume de toile brune, sans pardessus, ne faisait que se plaindre d'avoir trop chaud et fumait une pipe qui sentait terriblement mauvais. Ils voyageaient depuis quarante jours et se réjouissaient à la pensée d'être un jour plus près des muffins anglais.

Enfin nous sommes en France, cette belle France où, si le ciel est plus bas que celui de l'Italie, l'idéal est si élevé.

Une des plus merveilleuses et des plus utiles inventions modernes est certainement celle que l'on doit au grand savant italien, Marconi. Et de même que dans l'ancien temps Rome était le centre du monde sur lequel elle rayonnait, de même aujourd'hui le génie latin, doublé des génies gaulois, slave et britannique, rayonnera victorieusement dans le monde après la victoire, après la fin de cette longue et terrible lutte pour la liberté. Dès maintenant, les idées morales, comme les idées militaires par la télégraphie sans fil, rayonnent partout dans le monde entier. Si de pareilles idées peuvent être interceptées, elles ne peuvent être ni volées ni souillées.

JAMES HYDE.



